

CHAPITRE 3

CONVERSATION À LACAUNE (TARN) : UNE LEÇON D'ÉCOLE BUISSONNIÈRE¹

1. Introduction

Lieu de l'enquête : Lacaune (Tarn, Midi-Pyrénées). Entre Toulouse et Montpellier, plus précisément entre Castres et Lodève. Petite ville d'environ 3000 habitants qui vit en premier lieu de l'industrie agro-alimentaire (salaisonnerie/charcuterie).

Locutrice interviewée : NC, âgée de 69 ans au moment de l'enquête. Née en 1932 à la campagne près de Lacaune, elle a toujours vécu dans la région. Retraitée après avoir été secrétaire d'administration au collège de Lacaune. Niveau d'étude : brevet d'études. Langue maternelle : occitan. Parle occitan et français couramment. Code PFC : 81anc1.

Relation entre les locutrices : Les enquêtrices allemandes ont fait la connaissance de NC pendant leur voyage d'études à la bibliothèque de Lacaune. NC s'est vite prêtée à une interview sur le français et l'occitan qui s'est faite le lendemain de la première rencontre. Il s'agit d'une conversation guidée.

Lieu et année de l'enregistrement : Dans la maison de NC, à Lacaune, en 2002.

1. Ce chapitre a été rédigé par Birgit Lonnemann et Trudel Meisenburg.

2. Aspects culturels et lexicaux

Dans l'extrait présenté ici, c'est-à-dire le début de la conversation guidée, la locutrice parle de son enfance dans une ferme près de Lacaune d'où elle devait faire trois kilomètres à pied tous les jours pour aller à l'école (l. 1-13). Elle raconte pourquoi, à un moment donné, elle n'a plus osé aller en classe, mais a *fait l'école buissonnière* (l. 14) (« jouer, se promener au lieu d'aller en classe »²). Elle dit qu'elle avait *pris le maquis, carrément* (l. 14-15), combinant un terme de la résistance (« prendre le maquis » : « entrer dans la clandestinité, pour échapper aux autorités ») avec un mot d'un registre familier, que l'on trouve essentiellement à l'oral (« carrément » : « d'une façon nette, décidée, sans détours »). La raison de cette fuite : NC avait manqué à son obligation d'apporter du pain à une vieille dame (l. 18-26), ce qu'elle faisait régulièrement. Comme les chiens avaient mangé ce pain, elle s'était fait *tout un cinéma* (l. 27), c'est-à-dire qu'elle avait imaginé des choses : elle avait craint que cette dame ne meure de faim par sa faute, et c'est pour cela qu'elle avait décidé de se cacher dans la montagne (l. 30-32). Ce n'est que huit jours plus tard que le *pot aux roses* (« le secret d'une affaire, d'une intrigue ») fut découvert (l. 44-45).

À la fin de l'extrait, NC révèle que l'occitan a été sa langue maternelle et qu'elle a appris le français à l'école (l. 48-51). L'occitan, très souvent désigné avec une connotation plus ou moins péjorative comme « patois », est la langue autochtone du Midi de la France. De plus en plus submergée par le français qui est rapidement devenu l'idiome officiel du pays, cette langue ne survit aujourd'hui que très difficilement dans des aires reculées. Mais jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945), l'occitan était la langue normalement employée à la campagne, langue dans laquelle les enfants des paysans étaient élevés. L'école française qui, à l'aide de méthodes souvent brutales mais efficaces, ne propageait et ne tolérait que le français, a beaucoup contribué au recul dramatique que l'occitan a connu au cours du XX^e siècle : l'enfant qui parlait occitan en classe était obligé de porter un signe (« lo senhal » en occitan) dont il ne pouvait se débarrasser qu'en dénonçant un autre enfant qui avait prononcé un mot dans cette langue ; le dernier possesseur du signe était puni à la fin de la journée. En raison de telles humiliations, les enfants occitanophones se sont bornés par la suite à utiliser leur langue maternelle en réseau dense seulement, c'est-à-dire en famille. Ce sont ces mêmes enfants qui, plus tard, ont consciemment décidé de ne plus transmettre l'occitan à la

2. Les gloses ci-après sont extraites du dictionnaire *Petit Robert*.

génération suivante puisque ce « patois » était devenu une langue stigmatisée, pas du tout apte à assurer l'ascension sociale de leurs enfants. Les médias ont fait le reste.

La longue coexistence dans le Midi entre l'occitan et le français n'est cependant pas restée sans effets sur ce dernier : le français régional qu'on y parle, le français du Midi (FM), porte l'empreinte plus ou moins forte de l'occitan (cf. III.1.). Ces traces peuvent se manifester dans tous les domaines de la description linguistique, mais c'est certainement sur le plan phonétique que l'influence a été la plus forte. C'est la prononciation du FM qui donne son caractère spécifique à cette langue régionale.

3. Aspects syntaxiques et discursifs

Sur les plans syntaxique et discursif, on remarque en premier lieu des phénomènes fréquents à l'oral en général (cf. I.4.) : des phrases inachevées, *Et puis... euh, on traversait tout, toute, c'était joli la campagne. C'est magnifique.* (l. 11-12), *Alors je me suis fait dans la tête, j'ai cru que [...]* (l. 29-30) ; des parallélismes, *Au printemps il y avait les fleurs, il y avait les coucous, il y avait tout ça.* (l. 13-14) ; des répétitions, *Et... on avait des vaches, des... des moutons. Des vaches et des moutons.* (l. 7-8), *[...] et à pied bien entendu hein. Et c'était dur, c'était dur.* (l. 10-11), *[...] et puis... j'ai pris goût, j'ai pris goût à, à, à cette école buissonnière.* (l. 35-36) ; des autocorrections, *alors demandez, demandez leur ce que font, ce que fait la petite.* (l. 43-44) ; etc.

Les nombreuses dislocations à gauche et à droite constituent un autre phénomène typique du français parlé : un constituant de la phrase est placé en tête ou, plus rarement, à la fin d'un énoncé tandis qu'il est repris par un pronom auprès du verbe (cf. I.4.). Deux exemples tirés de l'entretien illustrent le fonctionnement de ce procédé : **Les forgerons** autrefois **ils** allaient dans les fermes [...] (l. 39-40) ; **il** lui a dit **le bonhomme**, **il** lui a dit [...] (l. 42-43).

L'omission de la particule de négation *ne* constitue un autre trait typique du français parlé (cf. I.4.), et se présente aussi dans notre extrait : des quinze verbes que NC utilise à la forme négative huit apparaissent sans *ne*, et la négation complète n'est employée que dans six cas, une occurrence – *quand on (n')a pas de pain [...]* (l. 28) – étant incertaine. Ce taux assez élevé de *ne* pourrait s'expliquer par l'âge avancé de la locutrice, son domicile dans une petite commune et le caractère plutôt formel de la situation : un entretien guidé avec des enquêtrices jusqu'alors inconnues. S'y ajoutent les facteurs

linguistiques : le marqueur négatif *plus* (*il n'y avait plus de pain* (l. 26) et *ça n'existe plus* (l. 39)) favorise la présence de *ne*, les propositions relatives (*qui n'avait pas de pain* (l. 29)) et les constructions à l'infinitif (*pour ne pas être en retard* (l. 25)) constituent d'autres tournures favorisées pour ce terme de négation.

L'emploi étendu de l'article défini semble constituer une particularité syntaxique du FM (cf. III.1.). NC fait preuve d'un tel emploi quand elle dit *Au printemps il y avait les fleurs, il y avait les coucous, [...]* (l. 13-14). Comme il ne s'agit pas de fleurs ni de coucous particuliers on s'attendrait plutôt à l'article indéfini.

Les moyens typiques pour structurer le récit oral (cf. I.4.) trouvent un vaste emploi dans l'extrait. À côté des nombreuses pauses remplies par *euh*, témoignage plutôt involontaire du procès de planification, ce sont surtout les adverbes ligateurs comme (*et puis* (6 occurrences) ou *alors* (6 occurrences) et, bien sûr, la conjonction *et* (17 occurrences) qui servent à marquer la connexion entre les phrases. Le ponctuant *hein* par contre (5 occurrences), sert plutôt à demander l'approbation des interlocutrices, par exemple : *[...] je parlais occitan hein, [...]* (l. 48).

Le récit de NC est à plusieurs reprises interrompu par des incises qui contiennent des explications, des précisions ou des retours en arrière. Ces passages-là sont marqués par des pauses vides et une intonation qui les détache clairement, par exemple : *j'apportais tous les jours le... deux fois par semaine, ou une fois par semaine je me souviens pas, j'apportais le pain [...]* (l. 18-19). Une double parenthèse est ouverte l. 39-41, où NC interrompt son récit d'abord pour commenter le fait que les forgerons ont disparu aujourd'hui ; elle continue par une explication de ce que faisaient ces forgerons autrefois et répète encore une fois que ce métier a disparu avant de reprendre le fil de son récit. L'extrait contient en plus deux passages de discours rapporté : *[...] parce que mon père nous disait toujours : « Et il faut euh, qu/ quand on n'a pas de pain on est malheureux et si on a une mie... » [...]* (l. 27/28) et *[...] il lui a dit : « Ah. » il lui a dit : « Vous allez là-haut de côté de, de euh... de La Fregelle. », « Ah oui. », il lui a dit le bonhomme, il lui a dit oui. « Ah ben alors demandez, demandez leur ce que font, ce que fait la petite. Elle doit être malade. »* (l. 41-44). Bien qu'ils soient à chaque fois introduits par le verbe *dire* (l. 27, 41, 42), NC module aussi ces passages à l'aide d'une intonation particulière.

4. Aspects phonétiques et phonologiques

Les traits les plus saillants de la variété régionale du Midi touchent la prononciation. La prononciation méridionale de notre locutrice, NC, se distingue à beaucoup d'égards du français septentrional (cf. III.1.). En ce qui concerne les consonnes, le trait le plus remarquable est qu'elle « roule les *r* ». Cette caractéristique provenant de l'occitan n'est plus très répandue dans le FM d'aujourd'hui et marque surtout l'articulation des derniers locuteurs natifs de l'occitan. NC utilise la vibrante apico-alvéolaire (battue ou roulée) dans toutes les positions : *pour ne pas être en retard* (l. 25), par exemple, correspond à [purnəpaetr̥ər̥tar].

Dans le système vocalique de NC, les oppositions entre voyelles moyennes qui existent dans le français de référence (FR, cf. II.1.) (/e/ : /ɛ/ *épée* [epɛ] : *épais* [epɛ], /ø/ : /œ/ *jeune* [ʒœn] : *jeune* [ʒœn], /o/ : /ɔ/ *paume* [pom] : *pomme* [pɔm]) sont systématiquement neutralisées. En syllabe fermée, nous trouvons toujours la voyelle ouverte ; en syllabe ouverte finale, toujours la voyelle fermée : *ferme* (l. 7) [fɛr.mə], *malheur* (l. 25) [ma.lœr], *morte* (l. 52) [mɔr.tə] ; (*je*) *mangeais* (l. 33) [mã.ʒe]³ (forme qui ne se distingue pas de l'infinitif *manger*, l. 32), *malheureux* (l. 28) [ma.lø.rø], *trop* (l. 33) [tro]. Tandis que les voyelles moyennes des syllabes ouvertes prétoniques tendent à être plutôt fermées, les voyelles toniques en syllabe ouverte suivie de schwa sont toujours abaissées en [ɛ], [œ] ou [ɔ] : *on appréciait* (l. 13) [ɔ.na.pre.'sje], *j'ai posé* (l. 23) [ʒe.po.'ze], *malheureux* (l. 28) [ma.lø.'rø] ; *la tête* (l. 30) [la.'tɛ.tə], *jeune* (l. 23) ['ʒœ.nə], *à cause* (l. 30) [a.'kɔ.zə] (cf. III.1.).

De plus, l'opposition entre un /a/ antérieur et un /a/ postérieur, qui n'existe pas en occitan, est neutralisée au profit du premier. L'antériorité de cette voyelle se retrouve également dans sa forme nasalisée que nous notons par conséquent [ã]. Dans la variété régionale du Midi, il n'y a normalement pas de différence entre *patte* et *pâte*, les deux mots étant complètement homophones. NC emploie cependant aussi des variantes postérieures⁴, par exemple dans *vaches* (l. 7, F2 ≈ 1056 Hz) et *malade* (l. 38, F2 ≈ 1103 Hz), mais cet emploi ne paraît pas systématique.

Un autre trait caractéristique du FM concerne la réalisation des voyelles nasales (cf. III.1. : 3.4.) qui ont le statut de phonèmes en français, mais sont absentes de l'occitan. Dans le FM, les voyelles nasales n'apparaissent que peu

3. Pour la qualité de la voyelle nasale (plus antérieure qu'en FR) voir le paragraphe suivant.

4. Par exemple dans *vaches* (l. 7) : [vãʒə], F2 ≈ 1056 Hz ; et *malade* (l. 38) : [malãdə], F2 ≈ 1103 Hz.

(ou pas du tout) nasalisées, et elles sont très souvent suivies d'un appendice consonantique nasal plus ou moins marqué. Cet appendice qui est vélaire devant une pause tend à s'adapter au son suivant : *vingt, vingt kilomètres* (l. 6) [vɛŋ vɛ^hkilometrə] ; *dix ans* (l. 46) [dizãŋ], *quand on n'a pas* (l. 28) [kã^htõnapa], *décidé enfin* (l. 15) [deside^{am}fẽŋ] ; *récréation* (l. 24) [rekreasjõŋ], *à la récréation il n'y avait plus* (l. 26) [alarekreasjõŋjaveply], *comprenez* (l. 25) [kõ^mprøne], etc. La distinction entre /œ/ et /ẽ/ paraît par contre bien enracinée, et NC prononce l'article indéfini dans *un jour* (l. 14, 39) avec la voyelle nasale antérieure et arrondie : [œ^zʒur].

La caractéristique la plus saillante du français parlé dans le Midi est évidemment la présence massive de *e* caducs ou schwas (cf. III.1. : 3.3.). Quand notre locutrice dit par exemple *une petite ferme* (l. 7) cela donne [ynəpətītəfɛrmə] ; à *naïveté* (l. 24) correspond [naivətə] ; son énoncé *j'apportais le pain, à une vieille dame de ce village où j'allais à l'école* (l. 19-20) donne [ʒapɔrteləpɛŋaynəvjejdəmədəsəviləʒuzalɛkələ] en transcription phonétique. Dans notre extrait, les cas d'omission d'un schwa sont rares : parfois, il en manque un à la fin d'un groupe rythmique, comme dans *c'était joli la campagn(e)* (l. 11-12) [setezolilakãmpaŋ] ; d'autres fois, il est omis dans le pronom sujet clitique qui s'amalgame au verbe : *j(e) suis pas revenue* (l. 31) [ʃiparəvøny]. C'est cette forte présence de schwas qui contribue à la rythmicité spécifique du FM et qui exerce une influence importante au niveau suprasegmental de la langue.

L'exemple *une petite ferme* (l. 7) va nous servir à illustrer l'importance du schwa et son influence déterminante sur la rythmicité de la langue. Dans le FR (cf. II.1.), une telle séquence est en général réalisée sans schwa et ne contient que trois syllabes : [yn.ptit.fɛʁm]. Notre locutrice du Midi par contre la prononce en sept syllabes : [y.nə.pə.ti.tə.fɛr.mə]. Par conséquent, le même groupe rythmique est de taille différente chez un sujet parlant le FR et chez notre locutrice parlant la variété régionale du Midi.

En français (FR et FM), la dernière syllabe d'un groupe rythmique ne contenant pas de schwa porte normalement l'accent primaire : [yn.ptit.¹fɛʁm] dans le FR, [y.nə.pə.ti.tə.¹fɛr.mə] dans le Midi (NC). Il n'y a donc pas de différence entre les deux variétés à ce niveau de l'analyse accentuelle. Il y a cependant un plus grand nombre de paroxytons dans le FM – c'est-à-dire de mots accentués sur l'avant-dernière syllabe, par exemple *ferme* [¹fɛr.mə] – puisque beaucoup de schwas apparaissent à la fin des groupes rythmiques.

La plus grande étendue des groupes rythmiques du français méridional entraîne régulièrement leur subdivision en unités plus petites qui sont, elles, marquées par des accents secondaires. Un tel accent secondaire se trouve par exemple dans l'énoncé de NC : [y.nə.pə.ˌti.tə.ˈfɛr.mə]. La présence massive de schwas influence donc non seulement la longueur des groupes rythmiques, mais est en même temps à l'origine du nombre supérieur d'accents secondaires. Ainsi, elle contribue à la rythmicité caractéristique du français méridional.

La liaison constitue le dernier point à aborder dans le domaine de la phonologie. Notre extrait ne comporte pratiquement que des liaisons dites obligatoires. Les liaisons dites facultatives sont réalisées dans *c'est [t]une histoire* (l. 17) et *c'est [t]à cause* (l. 30) ainsi que dans *j'étais [z]en retard* (l. 21), *je suis [z]allée* (l. 45-46) et *je suis [z]arrivée* (l. 48). L'expression *pot [t]aux roses* (l. 44-45) par contre contient une liaison figée.

Conversation à Lacaune (Tarn)

E1 : Euh, est-ce que vous voulez bien nous parler un peu de votre... de votre enfance /
peut-être, de... de vos origines, <**NC** : Ah oui, oui, oui, oui, oui.> de vos parents, de
vos, frères et sœurs, de... je sais pas.

NC : Oui, oui je suis fille d'agriculteur. Mon père est là-haut (*désigne une photo*).

E1 : Ah oui. 5

NC : Je suis fille... d'agriculteur, je suis née à... vingt, vingt kilomètres d'ici. De Lacaune.
Dans une petite ferme. Et... on avait des vaches, des... des moutons. Des vaches
et des moutons. On était cinq enfants. Et j'allais à l'école, à... dans une école com-
munale. À trois kilomètres de la maison oh même bien hein. Ah oui. Il fallait que
je monte une montagne, puis je redescendais dans une vallée, à, et à pied bien 10
entendu hein. Et c'était dur, c'était dur. Et puis... euh, on traversait tout, toute, c'était
joli la campagne. C'est magnifique. Mais on y était né de, ce qui fait qu'on... Je sais
pas si on appréciait mais quand même si. Au printemps il y avait les fleurs, il y avait
les coucous, il y avait tout ça. Et puis un jour j'ai fait l'école buissonnière. J'ai pris le
maquis, carrément. Je, je, j'ai décidé enfin... non c'est toute euh, c'est toute euh... 15
une histoire, cette affaire pourquoi j'ai fait l'école buissonnière, parce que j'étais
bonne élève je, je n'aurais pas dû faire l'école buissonnière. Mais c'est une histoire
compliquée. Euh... j'apportais tous les jours le... deux fois par semaine, ou une fois
par semaine je me souviens pas, j'apportais le pain, à une vieille dame de ce village
où j'allais à l'école. Et c/, parce que le boulanger passait, chez moi. Alors i/, je portais 20
le pain, à cette femme de, de ce village. Et ce jour-là j'étais en retard, en classe. Et
au lieu de, porter le pain directement le matin, quand je suis arrivée au village, j/
posé j'étais na/, j'étais... jeune j/ j'ai posé le pain, s/ sur une... une haie, de buis là j'ai
posé le pain et dans ma naïveté j'ai, j'ai dit : « A la récréation, j'irai, le porter à cette
dame. » pour ne pas être en retard à l'école, comprenez. Mais malheur quand je suis 25
sortie à la récréation il n'y avait plus de pain les chiens l'avaient... mangé. Et moi,
je me suis fait tout un cinéma, parce que mon père nous disait toujours : « Et il faut
euh, qu/quand on n'a pas de pain, on est malheureux et si on a une mie... » moi je
croyais que si quelqu'un qui n'avait pas de pain il, il allait mourir de faim. Alors je

me suis fait dans la tête, j'ai cru que c'est à cause de moi cette femme, allait mourir. 30
Alors le lendemain je suis pas revenue à l'école. Je suis restée sur la montagne parce
que ma mère me donnait le, le repas de midi. Je ne revenais pas manger. C'était
trop loin. Je mangeais, en classe. Et je suis restée sur la montagne et, je regardais
si par en bas, je voyais pas passer le corbillard de cette femme. Dans le village en
bas, sur la montagne je voyais, je voyais rien mais enfin bon, et puis... j'ai pris goût, 35
j'ai pris goût à, à, à cette école buissonnière. Alors ça a duré, ça a duré comme ça
huit jours. Il y avait pas le téléphone à l'époque. Il y avait pas le téléphone. Et donc
l'instituteur euh, pensait que j'étais malade que... je venais pas que. Euh, et puis
un jour il y a le... le forgeron du village, ça a disparu, tout ça, ça n'existe plus. Les
forgerons autrefois ils allaient dans les fermes pour, euh ferrer les vaches. Hein ça, 40
ça a disparu tout ça. Alors il a vu passer ce forgeron il lui a dit : « Ah. » il lui a dit :
« Vous allez là-haut de côté de, de euh... de La Fregelle. », « Ah oui. », il lui a dit le
bonhomme, il lui a dit oui. « Ah ben alors demandez, demandez leur ce que font,
ce que fait la petite. Elle doit être malade. ». Et c'est comme ça que le, le pot aux
roses s'est découvert. Voilà sinon oui j'allais à l'école euh... communale. Je, je suis 45
allée à l/, à cette école jusqu'à l'âge de euh... de euh... dix ans. Puis après, je suis
allée à Albi, on m'a mis en pension à Albi. Mais sinon jusqu'à l'âge de dix ans j'étais
dans cette école. Et quand je suis arrivée dans cette école, je parlais occitan hein,
je parlais pas, j'ai appris à fr/, à parler français à l'école. Ouais.

E2 : L'occitan est donc euh, votre langue maternelle.

50

NC : Ah oui. Absolument. Absolument, à la maison on parlait occitan. Même encore, j'ai
perdu ma mère il y a deux ans. Elle est morte à quatre vingt dix huit ans. Il y a deux
ans. Mais quand je lui parlais je lui parlais occitan hein même maintenant.